

**La Java, fille naturelle
de la mazurka
et de l'accordéon ?**

par Denis Le Vraux

**Article extrait de la revue "MODAL N° 7" - 1997-
accordéon diatonique, itinéraire bis
Edité par la FAMDT, 79300 Saint Jouin de Milly**

LA JAVA, FILLE NATURELLE DE LA MAZURKA ET DE L'ACCORDÉON ?

Denis LE VRAUX

La java est née à Paris : si elle a des similitudes rythmiques avec la mazurka, les façons de danser restent assez éloignées et marquent des époques très différentes. Les enquêtes de Denis Le Vraux en Anjou donnent quelques indications sur la façon dont la java a supplanté la mazurka, et comment on a glissé de l'une à l'autre.

Un fragment de l'histoire de la danse, vu à la loupe...

**La vieille mazurka,
c'est la chanson la plus belle
Un, deux, trois, pas à pas
suivez bien la ritournelle...**

1947 : Tout le Haut-Anjou chante « La Vieille mazurka », dernière création d'Arsène Beurrier dit « Seynard ».

1997 : Un musicien s'interroge : pourquoi diable Seynard a-t-il honoré la mazurka sur un air de java ?

C'est vers 1980 que j'ai entendu parler de Seynard et Rigadin pour la première fois, dans la région de Renazé en Mayenne. Je sillonnais alors à mes moments perdus les routes du Haut-Anjou¹ en quête d'un répertoire de musique de danse pour animer les bals². Les branles étaient déjà sortis des mémoires depuis une géné-

ration au moins mais les avant-deux, polkas, scottishs et mazurkas étaient encore sonnés par d'anciens ménétriers, des « routiniers » comme ils se définissaient eux-mêmes.

Dans le même temps, j'allais régulièrement chez Marcel Fortin, un vieux violoneux vendéen qui m'initiait aux mystères des coups d'archet et de la cadence³. En Anjou, à l'époque, les violoneux étaient déjà âgés, et il m'avait été impossible de trouver un maître de musique près de chez moi. Par contre les joueurs d'accordéon étaient encore nombreux et dynamiques. J'ai donc appris l'accordéon, le petit, le diatonique, pas celui d'Yvette et du musette bas de gamme genre Tour de France, grand pourvoyeur de java dont je ne voulais surtout pas entendre parler à l'époque. Au fil des mois, l'amitié est née entre « le p'tit jeune » et Joseph, Armand, Paul... et quel-

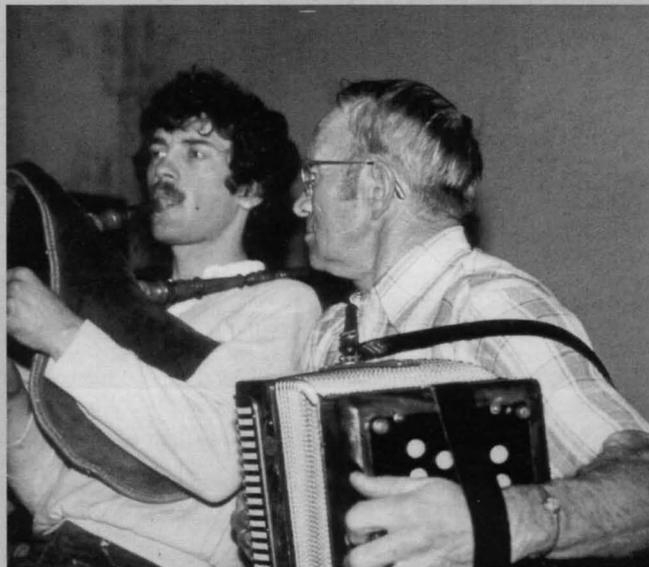
1. Cette région, au nord ouest d'Angers, est à cheval sur le Maine-et-Loire (Candé, Segré, Pouancé) et la Mayenne (Renazé, Craon, Château-Gontier).
2. Le groupe Ellébore basé à Angers animait alors plusieurs « bals folk » par mois. Son répertoire était composé essentiellement des danses d'Anjou et de Vendée collectées par Jean-Loïc Le Quellec, Michel Kerbœuf et moi-même.
3. Rencontré lors d'une fête de l'ARCUP à Cerizay en 1977, Marcel Fortin (1908-1986), violoneux du bocage vendéen s'avéra un pédagogue hors pair.

Passez la musique !

Le renouveau de la musique traditionnelle actuelle a comme point de départ des rencontres, des échanges musicaux entre générations de musiciens. Le collectage nourrit le répertoire, mais c'est en bal que l'on apprend la cadence et le « métier ».



Séance de « collectage » auprès de Marcel Fortin, violoneux aux Épesses (Vendée), en 1978.



Bal en Anjou, 1983, Joseph Bernier, accordéon diatonique; Denis Le Vraux, veuze.

ques autres. Autodidactes, eux aussi, ils trouvaient dans mes visites un prolongement à leur « carrière » de routinier, toujours prêts à me recevoir pour transmettre leur savoir (souvenirs de bals, répertoire, adresses d'autres musiciens...) mais aussi curieux de savoir ce que je faisais de « leur » musique, heureux d'apprendre de nouveaux airs ou des astuces sur l'utilisation des différentes basses et les possibilités d'accompagnement, eux dont le jeu de la main gauche était essentiellement rythmique. Plus d'une fois nous nous sommes retrouvés pour faire danser le monde et là, à travers la cadence et la connivence avec les danseurs de tous âges, nous avons passé de bons moments.

Aujourd'hui, je ne mène plus les bals, mon intérêt s'est porté sur la chanson populaire, de tradition ou de création, la chanson qui fait danser aussi... valse et jvas sont

de celles-là. Le présent article me donne l'occasion de replonger dans les bandes magnétiques, photos, cahiers peu à peu amassés et de reprendre contact avec ces anciens musiciens et danseurs.

À la lumière de leurs témoignages et de leurs cheminements musicaux, je vais essayer d'évoquer la pratique de la musique et de la danse populaire en Haut-Anjou de 1920 à 1950, période de transition entre la mazurka, façonnée par l'archet du violon, et la java, produit de l'accordéon⁴.

ÇA SE DANSE EN CADENCE

Au début était la mazurka, la « mazur' » comme on disait encore. Marcel Fortin m'avait guidé dans la recherche de sa cadence, celle qui fait « aller la patte » et lever les danseurs

4. Le modèle d'évolution de la mazurka à la java proposé ici (janvier 1997) est le fruit de l'observation de pratiques musicales d'une région. À ce titre, les hypothèses avancées sont une piste de recherche qu'il faudrait mener plus avant, avant de tirer des conclusions définitives.



La mazurka, illustration de Gavarni pour l'édition de 1849 de l'ouvrage de Cellarius «*La danse des salons*».

de leurs chaises. Le secret était dans l'archet, dans les coups d'archet proprement exécutés. Je me revois pendant des heures à essayer de reproduire leur structure rythmique si particulière, sans la mélodie au départ. Mais, même sans mélodie, grâce au coup d'archet, la mazurka était là.



Sens de l'archet : ^ poussé - U tiré
▼ : note piquée

Marcel Fortin tenait son savoir faire d'un ancien qui lui même le tenait d'un plus ancien. Mais, depuis combien de temps la mazurka était-elle jouée ? Mystère. Elle semblait avoir toujours fait partie du répertoire populaire, comme la polka⁵, et elle était cadencée par les mêmes coups d'archets, que l'on soit violoneux de Vendée ou d'Anjou⁶.

«*J'ai appris avec un bonhomme qui faisait les noces, dans les moments, dans le coin. Il s'appelait Rault, Henri Rault. Ah, il jouait bien, hein... et puis il ne pardonnait pas, fallait pas faire de gaffes!... Mais j'apprenais assez bien comme ça, j'avais l'idée là-dedans.*» (Marcel Fortin, violoneux).

La mazurka

On sait que la mazurka est originaire de Mazovie, une région de Pologne. À l'origine, danse en cortège à figures, aux pas marqués. Les descriptions de mazurka faites au XIX^e siècle par des voyageurs nous éclairent à son sujet : «*Elle commence par un cortège, comme la Polonaise, mais sur un rythme plus rapide, où les danseurs exécutent des pas glissés et tapent du pied. Dans une seconde phase, des couples se forment pour danser ensemble une heure ou plus, avant que le cortège ne se reforme.*»

La danse comporte une grande part d'improvisation et les témoins soulignent : «*l'élan avec lequel les partenaires se rapprochent les uns des autres, le claquement des éperons ponctuant le staccato de la musique, le bruit sourd des bottes frappant le sol suivi de leur glissement sur le parquet, les sauts rapides et les bonds soudains...*».

Il est à noter que Frédéric Chopin, qui naquit en Mazovie, contribua à faire connaître la mazurka dans les salons parisiens à partir de 1832 au travers de plus de cinquante de ses compositions. C'est d'ailleurs vers cette époque qu'elle fut introduite en France et dansée par une «*élite*».

Devant la complexité de la danse, les professeurs, tel le célèbre Cellarius, l'adaptèrent pour leurs élèves. C'est une version encore plus simplifiée qui arriva en Province, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il est fait mention, par exemple, d'un bal à l'hôtel de ville de Laval en 1852, et dont le programme comprend «*quadrilles, valse, polkas et mazurkas*».

En Anjou, la mazurka est une danse par couple. Elle ne comporte pas de figures, tout au plus quelques variantes (mazur' dévirée, domino rose...). Elle possède un enchaînement de pas plus ou moins marqués par les danseurs. Quand elle est dansée «*à petits pas*», elle est assez proche de la java.



À l'accordéon, Joseph Besnier, au violon, Pierre Libault. Les danseurs : Émile et Marie-Louise Boublin (robe sombre), Roger Albert et sa femme. Candé, 1986.



En place pour la mazurka! Passée de mode après la guerre de 14, la mazurka reprend du service. Dans les bals folks à partir des années 70 d'abord, mais aussi chez les anciens. À Candé, certains qui la connaissent de leurs parents se sont remis à la danser après plus de cinquante ans, d'autres l'ont apprise dans le cadre du groupe folklorique «*Le Terroir candéen*». En dehors des spectacles, ils se retrouvent tous les mois pour un bal et quelquefois quand on se rend visite, on danse.

Jusque vers 1900, le violon fut donc le roi pour mener la danse. Accompagné quelquefois d'un piston ou d'une clarinette, pour les noces, il fut peu à peu détrôné par l'accordéon⁷. Le cahier de Georges Chauvel⁸, violoneux de Renazé, la commune de Seynard et Rigadin, est bien représentatif du répertoire pratiqué dans les bals de noces et les veillées en 1925. Il contient dix-huit polkas, onze « escottiches », dix mazurkas, dix valse, un fox-trot, trois quadrilles et quelques danses-jeu. Aucune mention n'est faite de la java.

« Moi, j'avais jamais entendu parler de la java dans l'temps, ni mes parents non plus. Maman dansait la mazurka, la "mazur" comme elle disait. Moi je ne la dansais pas... Pour moi, la java c'est arrivé avant la guerre de 40 vers 1935-36 » (Marie-Louise Boublin née en 1920).

La mazurka semble donc avoir été en vogue chez les anciens du Haut-Anjou jusque vers 1930, date à partir de laquelle elle fut progressivement remplacée par la java, à l'occasion du renouvellement des générations de musiciens et de danseurs.

« De dix-sept à vingt-et-un ans je jouais pour faire les noces, tout seul avec mon petit accordéon, les danses pour les vieux : c'étaient les mazurkas, polkas et avant-deux (c'est-à-dire le quadrille), la scottish en trois, la scottish en sept... Dans les bals, on jouait très peu les mazurkas parce que c'était pas si facile à danser. La java, j'ai connu ça dans les bals musette en 1930 à Paris. » (Joseph Besnier, né en 1910, joueur d'accordéon diatonique).

Cette période charnière des années 30 se retrouve souvent dans les témoignages. Le service militaire fut pour les jeunes provinciaux une des rares occasions de voyager et de découvrir Paris et ses plaisirs. La rencontre avec les musiciens et les danses de Paris fut d'ailleurs un choc pour bon nombre de musiciens routiniers qui furent confrontés à une pratique différente de la leur : instruments nouveaux (accordéon chromatique, « jâse » au pied, banjo...) souvent joués en petites formations, cadence inhabituelle.

« J'avais 21 ans, j'étais au régiment à Versailles... J'allais au bal musette mais j'étais dépassé, vois-tu, j'étais pas un grand malin. Ça jouait beaucoup de valse et moi je faisais deux tours et j'étais "saoul", j'étais étourdi quoi! » (Joseph Besnier).



À l'accordéon diatonique, Joseph Besnier, au violon, Pierre Libault. Candé, 1986.

Violon et accordéon

Les musiciens traditionnels sont le plus souvent des « routiniers » par opposition aux musiciens dits « à la note ». Pour les violoneux, la transmission du répertoire et de la technique de jeu faisait l'objet d'un véritable apprentissage. On allait prendre des leçons avec un plus ancien que l'on payait. L'arrivée de l'accordéon modifia ce type de transmission : c'est entre « pairs » que se faisait l'échange de savoir, à l'occasion de rencontres ou du service militaire.

La java était encore plus déroutante pour eux. Au musette, on ne faisait pas grand cas des jeunes provinciaux. Exclue du « groupe d'initiés » qui pratiquaient alors la java, ils percevaient mal les pas de la nouvelle danse qu'ils avaient observée plus qu'ils ne s'y étaient essayés : « la java, y avait pas les temps comptés comme dans une mazurka. Une mazurka, y avait les temps comptés pour piquer le pied, faire deux pas et puis quatre pour tourner... mais la java c'était pas ça, c'était n'importe quoi. La java, y avait qu'à piétiner, qu'à trotter... Les danseurs ne dansaient pas tous pareils, certains en polka, d'autres trottaient » (Joseph Besnier).

Malgré tout, les musiciens rapatrièrent tant bien que mal les airs appris dans la capitale, des chansons pour la plupart, et adaptèrent des airs de mazurka à la danse nouvelle que, peu à peu, on ne manqua pas de leur demander.

« Je joue une java sur deux rangs, mais c'est absolument le rythme de la mazurka ; sinon y a des chansons, trois ou quatre que je connais, "la pétanque", "la p'tite belote", "le p'tit cabanon", c'est la java mais tu ne pourrais pas danser la mazurka » (Joseph Besnier).

DE LA MAZURKA À LA JAVA

Les mazurkas du Haut-Anjou sont très cadencées, assez rapides et bien souvent dansées à petits pas. Le violon joue des mélodies dont le rythme tourne autour d'un schéma imposé par le coup d'archet particulier à la danse. À l'accordéon, si le répertoire est souvent le même, le rendu est très différent. En effet, les joueurs de diatonique, ont surtout travaillé la main droite⁹ et rares sont ceux qui ont exploité leur main gauche autrement qu'en

5. *Venue de Pologne, comme la mazurka (voir encadré), la polka révolutionnaire la France en 1844 selon Desrat (Desrat, 1884, Traité de la danse, Paris, Delarue). Introduite dans le salon du maître de danse Cellarius par des « Hongrois, Polonais et Valaques » qui fréquentaient son cours, « elle envahit les bals, les salons, les magasins, les rues mêmes de Paris avec une telle fureur que l'on s'attendait à voir la Chambre des députés clore ses séances pour danser la polka ».*
6. *Ce coup d'archet était pratiqué par la plupart des violoneux rencontrés dans la région ouest. Il est aussi employé en Suède pour cadencer la mazurka.*
7. *Les premiers accordéons, des diatoniques « à un rang de notes », arrivent en Haut-Anjou vers 1900.*
8. *Chauvel Georges, 1925, « Cahier de musique pour violon, méthode pour d'ébuteau » (sic). Manuscrit. Georges Chauvel (1898-1979) ne connaissait pas la musique. Il avait imaginé une notation de type tablature précisant la corde, le doigt et l'archet.*
9. *Les accordéoneux ont développé un style original en croisant sur deux rangées. On pourra lire, à ce sujet, Denis Le Vraux, « L'accordéon diatonique en Mayenne » in Musiques traditionnelles en Mayenne, 1789-1984, L'Oribus, 1984, et « Deux doigts de diatonique » in Anche libre n° 11, juin 1986. Par ailleurs, pour une illustration musicale, on pourra se reporter à « Le pays Candéen », disque 33 t. avec livret, Ellébore Ell 05, Angers, 1986. On y retrouve des exemples de mazurkas jouées au violon et à l'accordéon par Joseph Besnier.*

À l'intérieur d'un bal musette

En 1931, dans un bistrot où l'on sirote un Picon-bière sur des banquettes en moleskine, une arrière-salle bondée et enfumée accueille les danseurs. On est en hiver et les hommes ont gardé paletots et casquettes. Les filles sont coiffées à la garçonne, la robe découvre le mollet. Sur une petite estrade coincée entre un miroir et la porte des lavabos, un accordéon et un jâse forment l'orchestre. La valse se danse serré et, pour la java... on « frotte ».



La java aurait donc supplanté, à la faveur de l'arrivée de l'accordéon, une mazurka passée de mode, peut-être trop compliquée à danser et connotée « danse de vieux ». L'évolution musicale provoquée par l'accordéon aurait fait évoluer la danse. Celle-ci aurait plu car elle correspondait à une « demande » de l'époque : danser serré (peu de place dans les bals, libération des mœurs), danser facile (pas peu marqués pouvant faire penser que l'on « trottine »), danser accompagné par un instrument moderne : l'accordéon.

La java ne serait donc pas une invention à proprement parler mais plutôt le fruit de l'intégration d'éléments à travers lesquels la

nouvelle génération pouvait se reconnaître, s'identifier. Une danse à l'image des provinciaux montés à la capitale : un bout de pays – la mazurka – mélangé avec le fourmillement d'une vie nouvelle.

Si la java est née à Paris, c'est qu'elle était dans l'air du temps, dans l'air du soufflet de l'accordéon, tout comme le tango est né à Buenos Aires dans celui d'un bandonéon.

D. L. V.

Seynard et Rigadin

En 1947, quand est éditée « La vieille mazurka », l'orchestre Seynard et Rigadin est célèbre dans tout le Haut Anjou. Bals d'assemblées, noces, animations de courses de chevaux... tout le monde réclame les « vedettes ». Pourtant le succès ne fait pas tourner les têtes de ces amateurs. Arsène Beurrier dit « Seynard », le comique, travaille aux ardoisières de Renazé, tout comme Joseph Mercier dit « Rigadin », l'accordéoniste. Claude Blondeau, qui joue de la guitare, du banjo, de la clarinette et du violon, est bijoutier. Ils sont accompagnés au jâse par la femme d'Arsène. Rigadin, c'est son surnom d'ardoisier, a commencé par apprendre le diatonique avec son père, routinier lui aussi.

La vieille Mazurka

Paroles de
A. BEURRIER

Musique de
CHARLYS & RICK

COUPLÉ

De puis quel que temps

La jeunesse apprend Toujours de nouvel les dan ses. Fox a-mé-ricains,
Tan-ôps ar-gentins On ne se croit plus en Fran-ce. Dans tous les dancings

On vous joue des swings En rythmant bien la ca-den-ce, Mais plus d'un ancien,

REFRAIN

Ny comprenant rien Dit a-lors, moi j'ai maïs bien : La vieil-le Ma-zur-ka

C'est la chanson la plus bel-le Un deux-trois, Pas à pas, Sui-vez bien la ri-tour-
-nel-le, Non, les vieux n'oublient pas. Ils res-tent-toujours fi-dé-les.

Tant que l'on vi-vra On la dan-se-ra No-tre vieil-le Ma-zur-ka.

2

Dans un caboulot
Près du bord de l'eau
Le dimanche on fait la fête
Le copain Léon
Sur l'accordéon
Joue les airs des bals musette.
Alors plein d'entrain
On chante au refrain
En remuant les gambette
Et là, sans chiqué,
Comme au temps passé
On se met tous à danser.

(Au Ref.)

3

Les vieux d'autrefois
En rêve revoient
Les jours dont ils se rappellent.
On vivait très bien,
Ne manquait de rien
Ah! que la vie était belle.
Aujourd'hui l'on fait
Devant le buffet
Une danse universelle.
Où la vie reprend
Mais en attendant
Dançons comme au bon vieux temps

(Au Ref.)

Éditions René RAILLET, 12, Passage de l'Industrie, Paris, X^e

TOUTS DROITS RÉSERVÉS

«Le journal de la chanson», 1947.

Airs aux Sociétés

L'ORCHESTRE SEYNARD-RIGADIN,

Bonté la réputation n'est plus à faire se tient toujours à la disposition des organisateurs de bals :

PETIT - MOYEN - GRAND ORCHESTRE

Danses régionales, anciennes et modernes
Belle présentation, bonne exécution

**AVEC SEYNARD ET RIGADIN
LE SUCCÈS D'UN BAL EST CERTAIN**

En 1926, à dix-neuf ans, Rigadin se met au chromatique avec un instrument Dedenis et gagne rapidement tous les concours de musique. Il crée avec son ami Seynard, Arsène en verlan, le « modern jazz ». Les deux compères se complètent bien puisqu' Arsène joue du saxo, de la scie musicale, assure la promotion et... compose. Lors d'un voyage à Paris, Charlys, auteur de l'immortelle chanson « Elle lisait le P'tit Parisien », lui propose de faire éditer ses œuvres sous forme de « petits formats ». Comme il n'est pas membre de la SACEM, c'est Charlys qui co-signe les musiques avec son amie Rick !

Les chansons de Seynard ont été écrites sur des airs qui lui trottaient dans la tête : des valse, des marches... toutes les danses en vogue. C'est donc le plus naturellement du monde qu'il n'a pas composé de mazurkas, passées de mode comme le disent les paroles, mais... des javas.

Quand j'entends la Java

Java

Paroles de **A. BEURRIER** Musique de **CHARLYS & RICK**

I

Je n'suis pas d'la bourgeoisie,
J'ai pas des goûts délicats,
J'comprends mal la poésie,
Mais j'comprends bien la Java.
La Java, par sa cadence,
Un soir a pu me r'tenir,
J'ai eu d'la joie, d'la souffrance,
Tout ça n'est plus qu'un souvenir.

REFRAIN

Quand j'entends la Java
Comme au musette,
Ça me prend malgré moi,
Ça m'tourn' la tête,
Rien qu'un refrain sur un accordéon,
Ça m'fait passer dans l'dos le grand
[frisson].
Si mon coeur est rempli de sa cadence
C'est qu'un jour il fut pris par cette
[danse].
Tous ces souvenirs me remettent en
[sens].
Au bal musette quand j'entends la
[Java].

II

Au son d'une Java tendre
Qui nous réunit tous deux,
Un soir on s'est laissé prendre
Et c'est le premier aveu,
Mais si d'un coeur infidèle
On a dû souffrir un jour
D'une aventure nouvelle
On espère encor l'amour.

(Au Ref.)



Les p'tites fesses de la java (À Jo Privat (1919-1996))

Les évocations des bals musette et de la java sont fréquentes dans la chanson populaire. « *La plus bath des javas* » ou « *La java bleue* » (1938) en sont de bons exemples. Mais la peinture du « milieu » est rarement réaliste, il s'agit plutôt d'une vision idéalisée, voire « folklorique » à un moment où le genre musette, sorti des salles de bals, commence à toucher un plus large public. Le Front Populaire de 1936 n'est, bien sûr, pas étranger à la chose.

Aujourd'hui, l'accordéon et le musette reviennent au goût du jour. Des chansons d'un nouveau genre rendent hommage aux musiciens qui les ont popularisés. André Minvielle chante « *Thank You Viseur* » sur la célèbre « *Flambée Montalbanaise* ». Voici un texte de Jean Pauly, inspiré des Mémoires de Jo Privat, sur une java de Denis Le Vraux, « *Le petit jardin* ».



Mets ta main sur le bord de ma fesse
Serre la fort où ça tient sous les doigts
Et l'autre là, la main caresse
Promène la moi du haut jusqu'en bas
Dis les moi les mots dans l'oreille
Tords-les moi jusqu'au bout des yeux
C'est la java, c'est pas pareil
C'est Jo Privat qui m'a mis le feu

Dans le fond d'l'arrière-boutique
De la dernière guinguette
D'avant la fin du monde
Y'aura toujours des p'tites fesses toutes rondes
Pour faire des niches aux mains des hommes
Au bout du périphérique, de la dernière bretelle
D'avant la terre entière
Y'aura toujours des p'tites fesses toutes fières
Pour faire la nique au cœur des hommes

Refrain

R'niflèz-moi les soufflets d'la boîte à bois
Ça sent la limonade, le céleri rémoulade
Vas-y Jo, t'as des fourmis dans les doigts
Ça sent la fleur de piquette
Les pommes à l'huile et l'museau vinaigrette

Embrasse-moi jusqu'au bord des lèvres
Embrasse-moi jusqu'à plus envie
Frissonne-la moi jusqu'à la fièvre
Frémis-la moi là jusqu'à la vie
Baise-moi les mots dans l'oreille
Braise-moi jusqu'au bout des yeux
C'est la java, c'est pas pareil
C'est Jo Privat qui m'a mis le feu

Dans le fond d'la salle d'attente
De la dernière station
Pendant la fin du monde
Y'aura toujours des p'tites fesses toutes rondes
Pour faire des niches aux mains des hommes
Sur le quai du dernier port, de la dernière jetée
D'avant la mer entière
Y'aura toujours des p'tites fesses toutes fières
Pour faire la nique au cœur des hommes

Refrain

Tout au bout du dernier bord, de la dernière du pont
De l'arrière fin du monde...
Dans le fond de l'arrière-bout, de la dernière des fins
Avant la terre entière...

(Jean Pauly, Denis Le Vraux, 1996)



Musique sur la place à l'heure de l'apéro. À l'accordéon, Denis Le Vraux, au violon, le peintre Dominique Landucci. Carros, 1986.